

Ils abondèrent !

L'heure marquée par Dieu où le drapeau du Sacré-Cœur devait recevoir le baptême de sang et de feu approchait : le champ de Patay était voisin ; on se prépara au combat.

C'était le 2 décembre, premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré-Cœur. Tous ces fils de la vieille France assistaient à la messe dans l'église de Saint-Péravy-la-Colombe.

Or, il arriva que ce jour-là le R. P. Doussot, dominicain, un des aumôniers du régiment, célébrait l'office du Sacré-Cœur, à cause d'un renvoi nécessaire par la rubrique du bréviaire particulier de son Ordre.

Mais déjà la bataille est engagée ; le moment est venu d'arborer le drapeau.

Le sergent de Verthamon, qui avait demandé la veille à M. de Charette de consacrer publiquement le régiment au Sacré-Cœur, est désigné pour avoir l'honneur de le porter.

II

Nous interrompons ici, pour le compléter, le récit du brave lieutenant-colonel. Le colonel de Charette avait reçu avec reconnaissance la bannière du Sacré-Cœur des mains du vénérable M. Dupont, mais il attendait pour la déployer une occasion favorable. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le 1^{er} décembre, le général Chanzy, commandant le 16^e corps de l'armée de la Loire, se trouvait engagé avec une partie considérable de l'armée allemande, et il repoussait avec avantage l'attaque qui lui était livrée ; mais la tactique constamment suivie par les Prussiens, durant cette campagne, donnait lieu de croire que le lendemain il recommenceraient l'action avec des troupes fraîches plus nombreuses que celles dont on avait triomphé la veille. Il était donc urgent de venir au secours du 16^e corps, dont la victoire risquait de se changer en défaite. Le général de Sonis, qui commandait le 17^e corps comprend cette nécessité ; et bien qu'éloigné de Patay, il donne ordre à ses troupes de se mettre en marche, et de franchir, durant la nuit, la distance qui les sépare du point menacé. La nuit était froide et les officiers avaient peine à demeurer sur leurs chevaux. Le général aperçoit non loin de lui, le colonel de Charette cheminant à pied pour se réchauffer en compagnie de ses principaux officiers. Le général descend lui-même de cheval, et l'on se met à marcher ensemble, en s'entretenant des événements du jour et des perspectives du lendemain. Lendemain terrible et glorieux tout à la fois, qui devait, sur la terre de France, donner au bataillon renaissant un sanglant baptême ! C'est alors qu'il fut question du drapeau du Sacré-Cœur. Le colonel de Charette l'offrit au général de Sonis, proposant d'en faire son fanion (1). Cette offre fut d'abord accueillie avec empressement. Mais quand plus tard on eut tiré la bannière de son enveloppe, il fut reconnu qu'elle ne pourrait servir de fanion ; et, sur la proposition du général de Sonis, acceptée avec enthousiasme par tous les officiers présents, elle devint l'oriflamme et le labarum du régiment des zouaves pontificaux. Il fut pourtant convenu qu'on ne ferait paraître cette bannière d'une couleur et d'une forme insolites que lorsque l'imminence du danger lui promettrait une consécration capable de désarmer toute censure. Le divin Sauveur choisit pour signe de son amour le lot qu'il avait choisi pour lui-même, le martyr avant la victoire.

Le lendemain, en effet, après la Messe dite en l'honneur du Sacré-Cœur par le R. P. Doussot, et à laquelle la

plupart des officiers et un grand nombre de soldats firent la communion, le 17^e corps trouva les troupes du général Chanzy fatiguées de leur combat de la veille et pliant sous l'effort des nouveaux bataillons que les Prussiens avaient fait marcher contre elles. La marche forcée, exécutée pendant la nuit n'empêcha pas le général de Sonis d'occuper toutes les positions menacées, et de reprendre la lutte avec un nouvel élan, tandis que le 16^e corps allait se reposer loin du champ de bataille. L'armée prussienne ne résista pas à cet élan : elle fut en retraite ; et la bataille était gagnée, si deux régiments de marche qui occupaient le centre de l'armée française, cédant à une panique inexplicable, n'eussent pris la fuite à ce moment décisif. Le général de Sonis, se voyant ravir par ses propres soldats la victoire qu'il croyait déjà tenir, court à ces lâches, et emploie pour les ramener au combat toutes les reproches et toutes les menaces que peut lui suggérer son indignation. Vains efforts ! L'ivresse de la peur rend les oreilles sourdes et les âmes insensibles. C'est alors que le général court bride abattue aux deux bataillons de zouaves pontificaux qu'il tenait en réserve pour protéger son artillerie. Ces deux bataillons n'avaient qu'un effectif de trois cents hommes chacun, et il fallait nécessairement en laisser un pour garder l'artillerie. Le général fait appel à l'autre bataillon, et il s'écrie : " Venez, mes amis, montrons à ces lâches comment combattent des chrétiens et des Français." Les trois cents zouaves, ayant à leur tête le colonel de Charette et le commandant de Troussures, faisant les fonctions de lieutenant-colonel, s'élancent avec un enthousiasme indescriptible au cri de : " Vive Pie IX ! vive la France ! " — " C'est maintenant, dit le général, qu'il est temps de déployer le drapeau du Sacré-Cœur." La bannière est déployée, en effet, et portée en tête du bataillon par le comte de Verthamon, qui devait bientôt la teindre de son sang. L'irrésistible ardeur des zouaves ramène les fuyards, et fait de nouveau reculer les Prussiens. " Oh ! mon général, dit alors à M. de Sonis le commandant de Troussures, que je vous remercie de nous avoir conduits à pareille fête ! "

Cette fête était belle, en effet ; mais ce n'était pas encore pourtant la fête de Pâques ; c'était le Vendredi-Saint ; et le Cœur de Jésus allait faire partager à ses serviteurs les gloires de la blessure qui est en lui l'objet de nos plus ferventes adorations.

De l'épaisseur d'un bouquet de bois où ils s'étaient blottis de manière à se rendre invisibles, les Prussiens font sur cette poignée de braves qui marche en avant du reste de l'armée, une épouvantable décharge de mousqueterie. Les deux tiers d'entre eux, cent quatre-vingt-dix-huit sur trois cents, sont renversés, et parmi eux le commandant de Troussures, le général de Sonis et le colonel de Charette grièvement blessés. Le comte de Verthamon, qui portait le drapeau du Sacré-Cœur, tombe de son côté, et la bannière qui tombe avec lui se teint dans son sang des couleurs du martyr, qui s'allient si bien avec le blanc, symbole de la pureté. A tout prix il faut sauver ce signe désormais deux fois sacré. Il est saisi successivement par plusieurs braves ; mais on dirait que, durant cette journée, il n'apporte avec lui d'autres bénédictions que celles du sacrifice. Tous ceux qui le portent sont frappés de mort.

III

Qu'importe ! la guerre que subit la France est une guerre d'expiation : les victimes sont pures et parées ; elles marchent sans crainte vers cet autel de leur gloire que le général a désigné, et en franchissent tous les degrés.

(1) Un fanion est une petite bannière que fait porter auprès de lui tout général en campagne, afin qu'on puisse de loin reconnaître sa présence.